

peut que les Phéniciens aient eu des relations commerciales avec la Cornouailles et aient découvert des terres fort loin au nord; mais prétendre qu'un si petit peuple ait pu ériger tous les monuments mégalithiques de la Scandinavie, de la France et des autres contrées continentales, où jamais ils ne se fixèrent, c'est attribuer de grands effets à une cause tout-à-fait insignifiante. La puissance phénicienne était tellement incapable de produire de tels effets que l'hypothèse en question n'eût probablement jamais été proposée si, à l'époque où elle le fut, l'extension des dolmens avait été connue comme elle l'est aujourd'hui. Sans même tenir compte de la question de temps, elle est aujourd'hui tout-à-fait inadmissible; à plus forte raison, si la date que nous avons assignée plus haut à cette classe de monuments est vraiment fondée.

Au contraire, l'idée d'une migration de France en Algérie n'a rien d'in vraisemblable. Tout porte à croire que les dolmens français sont plus anciens que ceux d'Algérie, ce qui est la condamnation formelle de l'hypothèse précédente, et rien ne s'oppose, au point de vue chronologique, à ce que cette classe de monuments ait pris naissance dans l'Europe occidentale. Lorsque, six siècles avant l'ère chrétienne, les Celtes de la Gaule centrale commencèrent à étendre les limites de leur territoire aux dépens de celui des Aquitains, ces derniers peut-être s'en furent chercher en Afrique un refuge contre leurs oppresseurs, absolument comme un peu plus tard les constructeurs de dolmens de l'Espagne se réfugièrent en Irlande. Or, rien n'empêche que cette émigration ne se soit produite sur une assez vaste échelle pour provoquer l'introduction en Algérie d'une forme d'architecture déjà adoptée ailleurs, et comme les Celtes ont continué leurs empiétements jusqu'au moyen-âge, le courant d'émigration a pu se continuer ainsi pendant tout ce temps. De la sorte, tout s'expliquerait, mais à condition que les dolmens d'Algérie aient la date récente que nous leur avons attribuée et qui du reste nous semble incontestable.

Il n'est guère probable cependant que les Aquitains fussent allés chercher un refuge en Afrique, s'il n'y avait eu là quelque tribu alliée qui leur fit espérer un bon accueil. Si l'on pouvait établir qu'il en fût

ainsi, ce serait un grand pas de fait dans la question. Malheureusement l'ethnographie du nord de l'Afrique nous est trop peu connue pour que l'on puisse rien en conclure à cet égard. Si ce peuple exista, on ne sait ni quel il fut, ni quels en sont aujourd'hui les représentants, et jusqu'à ce que notre ignorance soit dissipée, il serait inutile de dissenter sur de pures probabilités.

L'on sait quelque chose des migrations des peuples établis autour des rivages de la Méditerranée au moins dix siècles avant la naissance du Christ; mais ni dans l'histoire grecque, ni dans l'histoire romaine, ni dans celle de Carthage, ni dans aucune des anciennes traditions, l'on ne trouve la moindre allusion à une migration d'un peuple barbare qui fût venu d'Asie par l'Égypte ou par mer, et ce qui est peut-être plus frappant, dans aucune des îles intermédiaires l'on n'en découvre une seule trace. Les *Nurhaghes* de Sardaigne, les *Talayots* des îles Baléares sont des monuments d'un genre tout différent de ceux de France et d'Algérie. Il en est de même des tombeaux de l'île de Malte, et comme nous venons de le dire, rien d'analogue n'existe en Sicile.

L'on est donc réduit à la troisième hypothèse, qui rapporte l'architecture mégalithique à une période peu éloignée de l'histoire du monde et la considère comme propre aux races humaines, chez qui le respect pour les ancêtres décédés était le caractère dominant.

## TRIPOLI.

Le docteur Barth paraît être le seul voyageur qui, dans les temps récents, ait exploré les environs de Tripoli dans une étendue suffisante et avec les connaissances requises pour permettre d'observer s'il y avait ou non des monuments en pierres brutes dans ce district. A mi-chemin environ entre Moursuk et Ghât, il remarqua « un cercle de grandes dalles régulièrement disposées, semblable à l'ouverture d'un puits. Plus loin dans la plaine, il vit un autre cercle analogue, pareil, ajoutait-il, à plusieurs de ceux que l'on voit en Cyrénaïque et en d'autres parties du nord de l'Afrique, et se rattachant évidemment aux rites

religieux des anciens habitants de ces régions (1). » C'est là à peu près tout ce que nous a appris cet observateur. Il est cependant deux autres monuments qu'il a décrits et dessinés et qui ont une importance pour le moins égale.

L'un d'eux, situé en un lieu appelé Ksaéa, à 72 kilomètres au sud-est de Tripoli, consiste en six paires de trilithes semblables à celui que

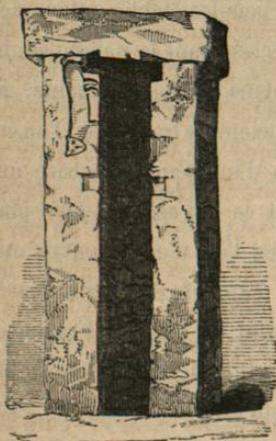


Fig. 175. — Trilithé à Ksaéa (Tripoli).

représente notre gravure. Aucun plan n'en représente la disposition et le docteur Barth ne nous dit rien de sa destination, mais il fait observer seulement que « ces trilithes n'étaient pas des portes, vu que les supports sont tellement rapprochés qu'un homme de taille moyenne peut à peine passer au milieu (2). »

L'autre, situé à Elkeb, à environ la même distance de Tripoli, mais au sud-est, est plus curieux encore. C'est aussi un trilithé, mais les supports, qui sont placés sur une plate-forme en maçonnerie formant deux gradins, sont inclinés l'un vers l'autre et semblent avoir été copiés sur une charpente. La pierre supérieure se projette également en avant des supports d'une façon inconnue en maçonnerie. Un autre curieux indice de son origine, c'est que le pilier occidental présente sur sa face interne trois trous quadrangulaires de 15 centimètres carrés qui correspondent à d'autres trous pratiqués de part en part sur le pilier opposé. Ces piliers ont 60 centimètres d'épaisseur et 3 mètres de haut; l'imposte mesure tout près de 2 mètres (3).

En face de ces piliers est une pierre avec une cavité de forme carrée et une rigole sur le côté. Si la gravure et la description sont exactes, elle ressemble tout-à-fait à un *Yoni* hindou et personne ne

(1) *Voyages et Découvertes dans le nord de l'Afrique*, I, p. 204.

(2) *Ibid.*, p. 74.

(3) *Ibid.*, p. 59. — Les trous ne se voient pas dans la gravure.

serait surpris de la trouver dans un temple moderne de Bénarès. On voit en outre, dans la gravure, plusieurs autres pierres qui évidemment font partie du même monument; l'une d'elles semble affecter la forme d'un trône.

Évidemment ces monuments ne sont pas seuls. Il doit y en avoir d'autres dans le pays, probablement un bon nombre, et peut-être leur connaissance jetterait-elle une lumière abondante sur l'objet de nos recherches. En attendant, l'on commence à se dire que l'assertion de Geoffroy de Monmouth, suivant laquelle « les géants eussent apporté d'Afrique les pierres que l'art magique de Merlin transporta ensuite de Kildare à Stonehenge (1), » pourrait bien n'être pas si totalement dépourvue de fondement qu'elle peut le paraître au premier abord. Sans doute le transport de ces pierres est un conte, mais l'idée et le plan de ces monuments pourraient bien avoir suivi la route indiquée.

Si maintenant nous revenons à la page 110 de ce livre, il est impossible de n'être pas frappé de la ressemblance qui existe entre la figure 25 et les figures 175 et 176, spécialement la première. Une telle similitude est plus que suffisante pour ôter toute invraisemblance à cette idée du docteur Barth que « les traces d'art que présentent ces monuments peuvent être attribuées à l'influence romaine. » Elle montre aussi que ces trilithes africains furent très-probablement des tombeaux, et prouve une fois de plus que Stonehenge est un monument à la fois funéraire et post-romain.

Mais ce qui nous intéresse surtout ici, c'est que quelques-uns de ces monuments, spécialement celui d'Elkeb, suggèrent l'idée d'une influence indienne. L'introduction de supports inclinés imitant les formes des charpentes se retrouve dans l'Inde, dans les cavernes de Béhar (2) et dans les Ghattes occidentales, jusqu'au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., mais certainement pas plus tôt. Ces imitations de charpentes, mais sans l'inclinaison des piliers, se continuèrent à Sanchi et dans les cavernes

(1) *British History*, VIII, ch. II.

(2) *Hist. de l'Archit.*, par l'auteur, III, p. 483.

d'Ajunta quelque temps après l'ère chrétienne, et dans les pays où le bois est utilisé elles se sont continuées de fait jusqu'à nos jours. Il est difficile, par exemple, de trouver deux monuments plus semblables l'un

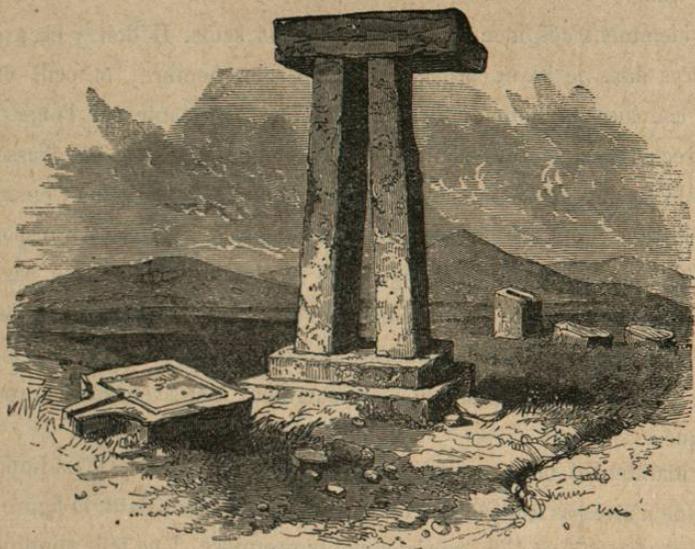


Fig. 176. — Trilithé à Elkeb (Tripoli).

à l'autre que celui d'Elkeb et le tombeau bouddhiste de Bangkok, que représente la figure 177. La tombe siamoise peut avoir cent ans d'existence, et si l'on suppose que le trilithé africain est de la dernière époque de Rome, l'on a quatorze ou quinze siècles entre ces deux monuments, ce qui est certainement tout ce qu'on peut raisonnablement demander. En réalité, il est probable que l'intervalle est moindre, mais si l'un était préhistorique, l'on perdrait complètement le fil qui doit évidemment le rattacher à l'autre.

Nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet à propos des monuments indiens et de leur connexion avec ceux de l'Ouest. Ce qui précède suffit cependant pour montrer combien il est à désirer que ces dolmens de l'Afrique soient plus complètement explorés; c'est là, selon nous, qu'est enfouie la clef qui doit un jour nous dévoiler les mystères de l'architecture mégalithique.

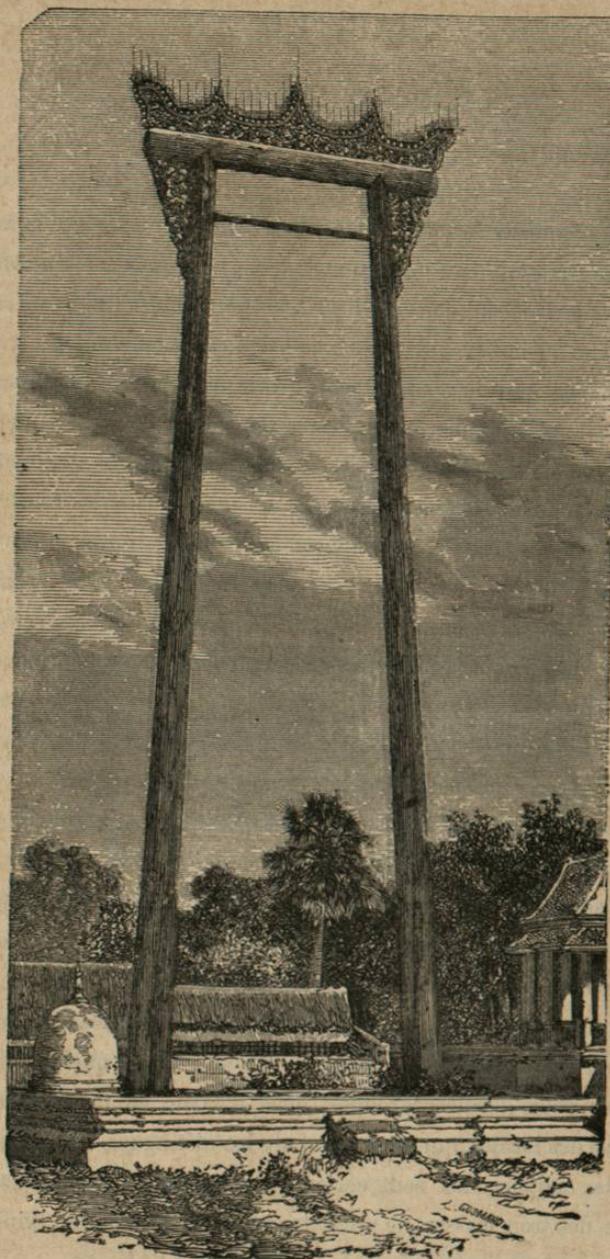


Fig. 177. — Monument bouddhiste, à Bangkok (royaume de Siam).